

vains et Artistes (Paris-Sorbonne- 19-22 septembre 1956), p.193.

que le père de la créolité remonte dans le temps en fouillant le sol de l'île, pour reconstituer la reconnaissance dans la notion de tout-monde. Césaire est un grand voyageur océanique, Glissant, lui, est un archéologue invétéré.

On pourrait se rappeler cette célèbre conférence que donna Aimé Césaire lors du 1^{er} Congrès International des Écrivains et Artistes Noirs tenu à Paris en 1956. Il disait ceci : « ce Congrès est un retour aux sources qu'opèrent toutes les communautés à leur moment de crise »⁽¹³⁾. Un demi-siècle après, l'orateur est décédé en 2008 et cette année, cinquante-cinq ans après, Édouard Glissant vient de nous quitter. Mais les questions qu'ils se sont posées restent ouvertes et vivantes.

Notes :

- (1) C'est Saisei Murô, poète-romancier (1889-1962).
- (2) Cf. Aimé Césaire, *Nègre je suis, nègre je resterai / entretiens avec Françoise Vergès*, 2005, Coll. Itinéraire du savoir, Paris, Albin Michel, p.21.
- (3) Dany Laferrière, *Je suis un écrivain japonais*. Paris : Grasset, 2008 ; Montréal : Boréal, 2008.
- (4) Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, 1983, Paris, Présence Africaine, p.7.
- (5) *Ibid.*, p.28.
- (6) *Ibid.*, p.40.
- (7) *Ibid.*, p.34.
- (8) *Ibid.*, p.63.
- (9) *Ibid.*, p.63.
- (10) *Ibid.*, p.57
- (11) *Ibid.*, p.50.
- (12) Jack Corzani, *La littérature des Antilles – Guyane Française / tome IV Négritude*, Désormeaux, 1978, p.162.
- (13) Aimé Césaire, «Culture et colonisation», in *Présence Africaine*, nouvelle série bimestrielle, no. Spécial, Le 1^{er} Congrès International des Ecri-

On sait que le récit se termine par une mort brutale de Valérie. Celle-ci est attaqué et déchiquetée par ces énormes molosses quand elle monte la montagne avec Thaël pour aller vivre ensemble. Cette tragédie a un côté ironique, sinon extrêmement amer eu égard de la jeunesse martiniquaise qui vécut ces années d'après-guerre. Les molosses sont des chiens cultivés par les colons pour chasser des marrons. Or, Thaël, sans aucun doute un descendant des marrons, victimes des molosses, possède ces chiens et leur fait dévorer involontairement la femme dont il est amoureux et qu'il a disputé triomphalement avec Mathieu. Tout se passe donc comme si les désirs criminels des Colons se transportaient aux descendants de leurs victimes tout en constituant des forces régressives contre les cours de l'Histoire. Ce récit nous montre bien que l'Histoire n'est pas dirigée par la logique dialectique au sens donnée par la théorie marxiste-hégélienne mais par une autre logique beaucoup plus complexe dans laquelle l'imaginaire populaire joue un rôle important.

En conclusion, on pourrait dire que le retour au pays natal se transforme chez nos deux écrivains en une tentative du retour aux sources. Ainsi, l'arrivée au pays natal se révèle être à la mi-chemin d'un retour véritable. Le retour d'un Antillais est un acte complexe, ambiguë. Il ne suffit pas de remettre le pied sur son pays : le sentiment d'être exilé persiste et le problème de reconnaissance reste sans réponse ; Il faut donc aller plus loin, au-delà. Mais, vers où et jusqu'où ? C'est là que nos deux écrivains se séparent l'un de l'autre. Le chef de Nigritude cherche les sources en Afrique et la reconnaissance dans la culture africaine, tandis

niquaise. Le récit se structure alors comme une fable à décrypter. Et cette fable peut se lire justement comme un retour aux sources, mais cette fois-ci comme un retour barré, échoué, comme un acte manqué, et cela comme si les sources étaient dorénavant contaminées. Cette tentative du retour ne donne pas cet aspect enthousiasmant d'une traversée océanique propre à l'imagination de la Négritude. La remonte et la descente du fleuve la Lézarde ainsi que la descente et la montée d'une montagne qui constituent les axes diététiques du récit s'effectuent ainsi à l'intérieur de la terre insulaire : les sources ne sont donc pas chez Glissant à chercher au-delà de l'océan mais sur le terrain même au sein de l'île.

Chez Aimé Césaire, le retour se fait horizontalement, aux dimensions spatiales, comme traversée océanique, tandis que, chez Édouard Glissant le retour se fait verticalement comme remontée dans le temps, qui nous amène au monde légendaire, constitué à travers l'Histoire de la Martinique, plus précisément l'Histoire de l'esclavage, bien entendu. Les forces ténébreuses accumulées à travers le temps révolu et qui se trouvent en réserve dans le dépôt de l'imaginaire populaire sont autant réelles que les événements politiques. Ce roman nous fait voir comment ces forces aveugles font surface dans le monde réel tout en rompant les cours dialectiques des temps modernes. Elles sont symbolisées dans le récit par deux molosses possédés par Thaël. Rappelons que ce garçon montagnard représente la culture de la montagne et celle de la vieille tradition de marronnage alors que Mathieu, celle de la ville et celle des temps modernes. C'est celui-ci, ce jeune intellectuel citadin qui invite celui-là de venir à la ville. Les circonstances les font se rivaliser sur le plan de l'amour à propos de la belle mulâtre Valérie.

gageait à l'époque politiquement, que ce roman fut conçu sous une forte influence des conflits politiques déclenchés par la lettre de démission d'Aimé Césaire.

De nombreux faits historiques des élections de 1945 sont évoqués dans ce roman. Nous n'avons pas le temps de les examiner ici mais cette référence historique est fondamentale pour comprendre bien la portée de l'œuvre dans la mesure où la décision du député de la Martinique devait inviter à Glissant de faire le bilan des dix ans de la politique martiniquaise.

L'auteur ne se limite cependant pas de décrire des faits et des méfaits historiques. *La Lézarde* n'est pas un roman purement réaliste. On y voit également une grande quantité d'éléments mythologiques voire légendaires. On repèrerait le quinboiseur Papa Longoué, qui prédit la mort de Valérie quand est venue le voir cette jeune fille aimée par Thaël et Mathieu, ainsi que ces molosses monstrueux élevés par Thaël et qui apparaissent comme des visions apocalyptiques devant les deux hommes descendant le fleuve La Lézarde vers la mer, c'est-à-dire, Thaël qui travaille pour le jeune groupe dirigé par Mathieu et qui, pour assurer la victoire des nouvelles forces politiques dans les élections, tente de tuer Garin, un mulâtre qui représente le côté noir de l'Histoire de la Martinique. Édouard Glissant s'attache également au paysage et à la nature de son île ; en particulier ces grands arbres auréolés de légendes et de contes populaires.

Ainsi nous offre-t-il, ce roman à la référence historique bien datée et bien ancrée, un monde mythique et légendaire, non daté, sans mémoire précis et qui fait néanmoins partie de la réalité marti-

cune manière être considérée comme une partie, un fragment de cette lutte.»

Et je me permets d'ajouter qu'il s'agit là aussi du problème de reconnaissance propre aux esclaves noirs. On sait que la reconnaissance se constitue comme un processus essentiel de la conscience de soi dans la dialectique hégélienne. L'esclave se reconnaît et prend conscience de lui-même dans le regard de son maître. Or, dans le mouvement communiste mené par le PCF, Aimé Césaire remarque l'absence de la reconnaissance des Martiniquais par les communistes hexagones du fait que les intérêts de ceux-là sont souvent négligés par ceux-ci.

2 La quête d'Édouard Glissant à travers *La Lézarde*.

Ce problématique sera repris par Frantz Fanon et Édouard Glissant de façons différentes mais on voit tous ces penseurs et créateurs partager le même fond des problèmes de l'époque.

Ici, nous allons aborder *La Lézarde* d'Édouard Glissant. Ce roman s'inspire des élections qui eurent lieu en 1945 et dans lesquelles Aimé Césaire réussit à rénover entièrement les scènes politiques martiniquaises. Pour constituer le schéma de personnages du roman, l'auteur a pris comme modèle un groupe de jeunes gens qui existait réellement. Il était dirigé par un lycéen appelé Charles Dogué et tenait la revue mensuelle intitulée "*Caravelle*"⁽¹²⁾. C'étaient des lycéens qui se nourrissaient de la revue *La Tropicque* créée en 1941 par Aimé Césaire.

La date de publication du roman est d'une importance capitale. *La Lézarde* fut publié en 1958, c'est-à-dire, deux ans après la lettre à Maurice Thorez, suivie par la fondation du Parti progressiste martiniquais. Nous croyons pouvoir supposer légitimement, par le contexte chronologique de la publication du roman ainsi que le fait que Glissant s'en-

Comme l'on le sait, Aimé Césaire en tant qu'homme politique, entretiendra un rapport difficile avec le PCF. Car il aperçoit que les intérêts de la Martinique ne sont pas toujours respectés par les dirigeants communistes. Les intérêts locaux sont souvent sacrifiés en faveur des mouvements communistes internationaux. Ainsi surviendra fatidiquement un drame politique qui marquera l'histoire de la Martinique mais aussi la carrière d'Aimé Césaire.

C'est le 24 octobre 1956, juste le lendemain de la première nouvelle sur les insurrections de la Hongrie : ce jour-là, Aimé Césaire envoie à Maurice Thorez, secrétaire générale du Parti Communiste Français sa célèbre lettre de démission, dans laquelle le député de la Martinique écrit : «il (le Parti Communiste Français) n'a jamais pensé à nous qu'en fonction d'une stratégie mondiale au demeurant déroutant.» Notre poète est un des premiers intellectuels français qui dénia sans ménager le PCF pour le quitter à grand fracas. Cette déclaration qu'il fit exploser fut une prise de conscience lucide et aigüe sur les problèmes spéciaux du peuple antillais. Les questions qu'il y posèrent seraient partagées par de nombreux écrivains francophones antillais. On a reproché à ce poète de Négritude d'avoir servi l'assimilationisme français. Il faudrait pourtant bien constater que, s'il ne réussissait pas à donner la solution à l'aporie antillaise, Césaire fut tout de même un des premiers intellectuels qui surent explicitement formuler ce problème avec une vraie envergure, car il écrit dans la lettre : «Notre lutte, la lutte des peuples coloniaux contre le colonialisme, la lutte des peuples de couleur contre le racisme est beaucoup plus complexe...d'une autre nature que la lutte de l'ouvrier français contre le capitalisme et ne saurait en au-

l'on y constate, c'est un caractère mythique de ce Noir ainsi que celui de l'Afrique que le poète revendique. En effet, il est significatif qu'au fur et à mesure que ce Noir, ce nouvel homme surgit devant les lecteurs, disparaît le pays natal du poète dans ses réalités : ses villes, ses campagnes et ses plages de manière à laisser de la place à un immense espace indéterminé ; l'homme nouveau ne s'affirme que dans cet espace spatial, utopique au sens original de ce mot. Et ses désirs n'ont pas encore d'objets empiriques appartenant à la société moderne ; c'est -à-dire, les désirs de cet homme archétypal restent «universels», autrement dit, indéterminés :

vous savez ...
que ce que je veux
c'est pour la faim universelle
pour la soif universelle⁽¹¹⁾

On sait que la poétique de Négritude se fonde essentiellement sur ce désir authentique, mais mythique. C'est un désir qui vient de naître, à l'état pur, innocent.

Or, pour donner au Noir un rôle historique, il faudrait le situer dans une société historiquement déterminée et lui attribuer un statut social avec ses désirs individualisés. En effet, notre poète, devenu homme politique, se verra forcé à poser certaines questions. Par exemple, est-ce que ce Noir jouera exactement le même rôle que l'ouvrier tel qu'il est défini dans la théorie marxiste ? C'est une question cruciale parce que, selon la réponse, la vision du monde change ainsi que la théorie sur les mouvements historiques.

Le maître de la paresse ? Le maître des danses ?

C'est moi⁽⁹⁾

On dirait qu'à la fin de ce poème de litanie, le poète réussit à effectuer son vrai retour. Son exil prend fin et son royaume est poétiquement retrouvé. Cela ne veut pas dire que toutes les questions soient résolues. Tout au contraire, d'autant plus qu'Aimé Césaire ne va pas être un simple poète dans sa vie. Il va bientôt prendre une carrière politique. Son travail en tant qu'un homme politique portera des conséquences dans sa création littéraire. L'image de Nègre intégrale, dont le désir trouve ses sources dans l'Afrique, va être mise à l'épreuve de sa valeur politique.

Dans ce poème même, le poète exige des Noirs leur rôle dans l'Histoire humaine.

... il n'est point vrai que l'œuvre de l'homme est finie

que nous n'avons rien à faire au monde

que nous parasitons le monde

...

mais l'œuvre de l'homme vient seulement de commencer⁽¹⁰⁾

Pour le poète, l'homme a des missions à accomplir dans l'Histoire et les Noirs ont les siennes. Quelles seront les missions propres au nouvel homme ou plus précisément au peuple martiniquais ? Ces questions se poseront également dans la carrière politique même d'Aimé Césaire.

Avant d'aborder ces moments difficiles, nous allons examiner plus attentivement cette image de Noir qui figure à travers *le Cahier*. Ce que

multiples sur les colonisés. On voit défiler des images projetées sous le regard des Blancs et mais aussi sous le regard de Noirs qui se nient sans le savoir en assimilant le regard des dominants ; et cela comme ce «nègre grand comme un pongo qui essayait de se faire tout petit sur un banc de tramway»⁽⁶⁾. Le regard des dominants a pour effet d'interdire aux dominés de maîtriser leur propre corps, d'assumer ses propres désirs afin de se faire accepter comme un bon nègre. Le bon nègre est donc un être foncièrement «COMMIQUE ET LAID» (p.41), dira le poète. On sait qu'il s'agit là d'un grand thème que Frantz Fanon développera dans *Peau noire, masques blancs*.

La déclaration d'être un Congo est la tentative de rompre ces jeux de miroirs dominants-dominés. Il y a une sorte de membrane transparente, produite par ces regards. Pour recouvrer son propre corps, il faut déchirer cette membrane, cette perception envoûtante. Le poète dit : «Je force la membrane vitelline qui me sépare de moi-même»⁽⁷⁾. C'est ainsi qu'il fraie la voie à la recherche de son vrai pays natal.

Or, comment pourrait-on se donner son propre corps et ses propres désirs ? Comment pourrait-on être libre ? À cette question, le poète répond qu'il faut se décider à être un mauvais nègre et danser :

Et à moi mes danses
mes danses de mauvais nègre.⁽⁸⁾

Désormais, les Noirs vont être leur propre maître :

Le maître des rires ?
Le maître du silence formidable ?
Le maître de l'espoir et du désespoir ?

Va-t-en, lui disais-je, gueule de flic, gueule de vache, va-t-en je déteste les larbins de l'ordre et les hannetons de l'espérance.⁽⁴⁾

Pourquoi *les larbins de l'ordre* ? Parce que cet ordre n'est pas créé par les habitants de l'île, mais leur est imposé. Le poète trouve «au bout du petit matin» ses compatriotes dépossédés de leur île.

Pourquoi *les hannetons de l'espérance* ? Parce que, sur ce morceau de terre balaféré, on n'est autorisé d'avoir que de petits espoirs faux sinon de mirage ; ceux qui oseraient avoir de vrais désirs seraient punis par les flics de l'ordre. Aux yeux du poète errant, ses compatriotes n'ont droit ni à leur terre, ni à leur désir, ni même à leur propre corps. L'errance du jeune poète approche d'une descente aux enfers.

Cette descente prend cependant peu à peu l'allure de quête de son royaume authentique dans lequel on serait identique à soi-même. Après la descente angoissée se met en branle des mouvements progressifs de montée. Et des mouvements évoluent autour d'une question capitale :

Quel et qui sommes-nous ? Admirable question !⁽⁵⁾

La réponse arrive vite. Le poète dira sans tarder :

Je suis un Congo bruissant de forêts et de fleuves.

Il va de soi que cette affirmation ne se fait pas dans un désert. Elle résonne dans des jeux de dominants-dominés, de regardants-regardés. Le *Cahier* se constitue à cet égard comme un ensemble de perceptions

comme l'on le sait, un des thèmes primordiaux pour des écrivains éloignés de leur pays natal souffrant d'un «manque d'oxygène» culturel. L'écriture se fait dans de pénibles combats solitaires et essouffants. Le thème de retour comme obsession se développe ainsi dans leurs textes d'exil. Le cas des écrivains antillais nous semble présenter des spécificités particulières : leur écriture est souvent accompagnée de sentiments ambivalents qu'ils ont de leur pays natal. Saint-John Perse quitta la Guadeloupe avec un refus de retour ; Aimé Césaire partit de la Martinique parce qu'il vivait «dans un monde fermé»⁽²⁾. Édouard Glissant, se demandant à quel pays retourner, s'applique à réinventer un autre écomonde. Et que dire d'un Dany Laferrière déclarant «Je suis un écrivain japonais»⁽³⁾?

Dans la présente communication, nous abordons deux écrivains martiniquais : Aimé Césaire et Édouard Glissant, surtout *le Cahier d'un retour au pays natal* pour le premier et *la Lézarde* pour le deuxième.

1 La quête d'Aimé Césaire à travers *Le Cahiers d'un retour au pays natal*.

Ce qui saute aux yeux dans la lecture de ce long poème d'Aimé Césaire, c'est que le poète narrateur erre sur son île comme s'il ne se sentait pas être vraiment dans son pays natal tout en foulant le sol. On dirait que son retour est détourné ; c'est comme si sa destination était ailleurs sans qu'elle soit tout à fait autre que cette île fantômatique dont les habitants ont l'air inauthentiques sous des lumières indécises du *petit matin*.

Le poète vocifère alors ses premiers mots :

QUÊTE D'UN ROYAUME CHEZ AIMÉ CÉSAIRE ET ÉDOUARD GLISSANT

Hidehiro TACHIBANA

La notion du retour implique l'évolution du monde moderne par laquelle l'espace humain s'organise en centres et périphéries. Et cela, tout aussi bien au niveau de l'espace transnational qu'au niveau du territoire national ou colonial. L'on aimerait bien citer ici un écrivain japonais qui écrivit au début du 20^e siècle une phrase devenue célèbre : «Le pays natal est un lieu auquel l'on ferait mieux de penser de loin.»

⁽¹⁾ À l'époque, les industrialisations transformaient vertigineusement le Japon et un grand nombre de jeunesse quittait leur pays natal en vue de tenter ses ambitions dans la capitale d'une jeune nation. La phrase que l'on vient de citer pourrait être interprétée comme suit : si vous vivez dans la capitale, ne retournez pas à votre pays natal ; il vaut mieux y penser de loin ; le pays natal est toujours beau dans votre songe nostalgique ; si vous y retournez, vous risquez d'être déçu.

On dirait que la réalité des îles antillaises est fort différente de celle du Japon. Sans doute. Mais tout de même, même si l'on vivait sur une île antillaise, l'on ne pourrait pas échapper aux mêmes mouvements des temps modernes. Les tendresses qu'un Antillais a de son pays peuvent être partagés avec un Japonais venant de l'autre bout du monde.

L'attachement et l'angoisse au pays natal lointain est ainsi universel. Quant aux littératures francophones, *retour* et *exil* constituent,